

## « אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֶהְיֶה »

(Ancien Testament, Exode, 3,14)

### Est-ce le dernier mot de la métaphysique ?

Dans *Prolégomènes à toute métaphysique future* (nous prenons la trad. de L. Guillermit), E. Kant écrit : “(...) la métaphysique est réelle de façon *subjective* (et à vrai dire nécessaire), et dès lors c’est donc à bon droit que nous demandons comment elle est (objectivement) possible” (note du §40). Cette possibilité est résolue par Kant avec la “dialectique transcendantale” (les citations qui suivent sont dans l’*Appendice*, in *Critique de la Raison pure*, trad. d’Alain Renaut), ce “penchant naturel à outrepasser” les limites de la connaissance, qu’a la Raison (vouloir connaître les choses “en soi”), en faisant des Idées transcendantales un usage “constitutif” alors qu’en tant que “concepts purs de la Raison”, elles n’ont qu’un usage “régulateur” (elles sont les “focus imaginarius”, i.e. les points ‘de fuite’ du sens, donnant une “unité systématique” à la connaissance). Parmi ces Idées transcendantales, celle qui est dite “théologique” se pose comme condition de possibilité *a priori* de la foi, ce qui renverse (c’est la Révolution kantienne) l’origine extrinsèque au sujet (Dieu) en origine intrinsèque (la Raison) : il faut distinguer la “*théologie transcendantale* qui fait de l’idéal de la perfection ontologique suprême un principe de l’unité systématique” (de la Raison) de la *théologie transcendantale* qui fait de l’idéal de la perfection ontologique suprême (Dieu en tant qu’Etre) un principe *constitutif* (de la Raison). La théologie “transcendantale” (dite “naturelle” dans les *Prolégomènes*) est *métaphysique* (science), au sens où la “connaissance *a priori* par concepts” relève d’un “anthropomorphisme *symbolique*”, alors que la théologie “transcendantale” est *monothéiste* (religion), au sens où la connaissance *révélée* relève d’un “anthropomorphisme *dogmatique*” (*Prolégomènes*, §57).

Nommer une Idée (telle que Dieu) revient à donner sens à cette dernière en y engageant la question du *propre* : c’est justement la tâche d’un anthropomorphisme symbolique, où les foyers régulateurs de la métaphysique mettent en perspective les connaissances. Dès lors, la question eschatologique d’un “dernier mot” de la métaphysique pose la question de la fin du sens pour la Raison, comme constitutive de cette dernière. Le dernier mot de la métaphysique serait ainsi le dernier Nom donné à une Idée *transcendante*, Dieu de la religion. A l’inverse, le premier mot serait le principe donnant sens aux connaissances, et par là, le premier Nom donné à une Idée *transcendantale*, Dieu de la philosophie. Au principe de la métaphysique comme à la fin de la théologie dogmatique, il y aurait donc un Nom de Dieu.

Dans la Bible (le Livre judéo-chrétien), la révélation du Nom de Dieu, “révélation des révélations” (selon l’éminent bibliste A. LaCocque), se trouve dans l’Exode, plus particulièrement en 3,14 (אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֶהְיֶה) et en 3,15 (יהוה).

Le point départ est un problème de traduction, engageant à son tour dans un problème herméneutique, et par là, dans une conceptualisation métaphysique.

L'Exode est constitué d'un ensemble de versions différentes d'un même récit qui raconte l'élection (au sens théologique), la vocation et la mission de Moïse, puis les interventions divines successives destinées à ce que Moïse et le peuple d'Israël opprimés acceptent de quitter le sol égyptien et de se lancer sur la route de la Terre promise (détour par le désert). Mais ce texte est avant tout commenté pour l'épisode dit du "Buisson ardent" où Dieu révèle son nom à Moïse (en 3,14 : "Ehyeh Asher Ehyeh" en est la transcription alphabétique la plus courante) puis le symbolise -mystérieusement- par le Tétragramme (en 3,15 : "YHWH" en est la transcription la plus fréquente). L'Exode, enfin, est l'épisode instituant la Pâque. Néanmoins, la révélation du nom à Moïse peut être replacée dans une série traditionnellement faite de sept noms : El, Elohim, Adonāi, YHWH, Ehyeh Asher Ehyeh, Shaddāi et Tzevaot. Cette multiplicité questionne l'existence d'un nom *propre*, tous pouvant être dérivés de noms communs, sauf -justement- le Tétragramme et "Ehyeh Asher Ehyeh", celui-ci parce qu'il est composé de trois termes (dont deux identiques), celui-là parce qu'il est imprononçable (sans voyelle : sans voix). Les cinq premiers, disséminés au gré de la Bible, peuvent être compris comme antonomastiques (une antonomase -substantif féminin-, du grec "anti" -"à la place de"- et "onomas" -"nom"- est une figure de style par laquelle un nom commun est utilisé comme nom propre, ou inversement), et inscrits dans une *filiation propre* : "Il dit : «Moi-même, l'Elohîms de ton père, l'Elohîms d'Abrahâm, l'Elohîms d'Is'hac, l'Elohîms de la'acob !»" (Exode, 3,6; trad. d'Elie Chouraqui).

Le problème de traduction concerne donc, en premier lieu, le nom "Ehyeh Asher Ehyeh", pour savoir s'il doit être compris comme figure de rhétorique (métaphore, métonymie, etc.), comme concept (philosophique) ou comme Nom (propre). Les Septantes traduisent en Grec "egô eimi ho ôn" (je suis celui qui est) et la Vulgate, en Latin, "sum qui sum" (je suis celui qui suis). Le glissement est considérable; un contresens absolu pour M. A. Ouaknin (dans *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*). M. Buber (in *Moïse*) remarque justement : "on ne peut tirer du verbe, dans la langue biblique, ce sens d'existence pure". Paul Ricoeur rapproche la traduction grecque de celle d'Apocalypse 1,4 : "ho ôn kai ho ên kai ho erkhomenos" : "Celui qui est, qui était et qui sera".

Il souligne ainsi l'usage christologique du verbe grec "einai" (repris par en Latin par "esse") qui introduit une "incroyable variété d'interprétations" dans "l'histoire tourmentée des rapports entre hellénisme et judaïsme, hellénisme et christianisme". Côté judaïsme beaucoup a été dit par Rachi dans son célèbre commentaire qui s'appuie sur la répétition du futur : "Je serai avec vous, dans ce malheur et dans tous les autres malheurs qui viendront". Cette infinité d'alternatives à la traduction s'explique par le fait que l'hébreu *ne connaît pas les temps* passé, présent, futur. Dans la pensée hébraïque, une action est considérée comme achevée ou inachevée. Il utilise "l'accompli" pour une action qui est terminée et "l'inaccompli" pour une action qui n'est pas achevée. Le texte d'Exode 3 conjugue le verbe à *l'inaccompli*, indiquant donc un fait qui va *continuer*. Souvent l'inaccompli est traduit par le futur. Mais l'expression contient à la fois l'idée de permanence et l'idée d'avenir.

Dans sa traduction de l'Exode (*Les Noms*), Henri Meschonnic rappelle que l'*inaccompli* ne recouvre pas de manière indifférenciée le présent et le futur et qu'il s'agit d'exprimer l'idée d'une *promesse* de résultat. Meschonnic note aussi que la question du verset 14 réitère celle du verset 12, de sorte que les réponses sont également réitérées comme pour souligner "l'immense implicite" qu'elles contiennent. "Théologie du devenir" mais pas au point d'effacer le paradoxe de cette eschatologie qui ne fait que s'inaccomplir et qui "ouvre par là même l'infini du sens et de l'histoire." (Meschonnic, *ibid.*). Alors, Meschonnic distingue trois traditions de traductions : la première est *tautologique*, façon de ne pas

répondre -"je suis qui je suis"/"je serai qui je serai"- suggérant que la logique du nom échoue, comme si Dieu ne voulait/pouvait pas se révéler (s'y rattachent Dhorme, Segond, La Bible dite de Jérusalem, la King James et bien sûr la Vulgate); la seconde est d'inspiration *grecque* -"egô eimi ho ôn" (je suis celui qui est)-, suggérant l'identité de Dieu à l'Être, version néo-platonicienne d'après Meschonnic, qui "oppose l'Être absolu aux autres dieux" (s'y rattachent, entre autres, Saint Augustin, Maïmonide, Saint Thomas d'Aquin et Zadoc Khan); une troisième tradition insiste sur "l'inaccompli du divin à venir" (Meschonnic, *ibid.*), suggérant une promesse d'être plutôt qu'un acte -comme les deux autres traditions- (s'y rattachent Luther, Fleg, Chouraqui -il traduit mais laisse l'Hébreu : "Èhiè ashèr èhiè ! - Je serai qui je serai" et Meschonnic lui-même -ce dernier remplaçant "qui" par "que"). Nous voyons donc que certains privilégient l'idée de permanence, d'autres l'idée de promesse, d'autres revendiquant la tautologie. Néanmoins, certains tentent de concilier les deux idées de l'inaccompli en une traduction asymétrique, évacuant la tautologie : "Je suis qui je serai" pour la TOB (Traduction Oecuménique de la Bible), "Je serai celui qui sera" pour J. Laporte (inspiré de M. A. Ouaknin et E. Lévinas), "Je suis : Je serai" pour la nouvelle traduction Bayard. Mais, en fait, seul le contexte peut permettre de comprendre le sens de l'expression comme nom.

C'est pourquoi, avant d'engager la réflexion proprement métaphysique consistant à conceptualiser à partir de telle ou telle traduction, il nous faut en élire une par l'apport du contexte de l'Exode. Les traductions tautologiques paraissent cohérentes, au regard des versets 3,6; 3,12; 3,14-15 : la voix de Dieu, à travers son corps enflammé (le "buisson ardent") l'inscrit dans le processus du propre en tant que "Moi-même" (3,6), comme s'il refusait de dire son nom; la répétition du "je serai" dans le 3,14 semble réaffirmer le "je serai" du 3,12, pour finalement faire échouer le sens, dans la répétition ontologique amenant au Tétragramme du 3,15. Cependant, ici l'advenir de l'être -dans le nom- *disparaît dans sa permanence*. Dit autrement : "malgré la positivité du message dont il est porteur", le "Nom se retire en même temps qu'il se donne" (M. A. Ouaknin, *Concerto pour 4 consonnes sans voyelles*). De son côté, Lévinas voit un "retrait contemporain de la présence" (in "Le Nom de Dieu d'après quelques textes talmudiques"), ce qui risque de sacrifier l'énonciation par la persistance de l'énoncé. La promesse se retrouve oblitérée. C'est pourquoi il nous faut éliminer cette traduction. Nous éliminons aussi les traductions insistant trop sur le futur de l'inaccompli car la permanence de la présence risque de se dissoudre dans la logique de promesse en un messianisme bégayant. Les deux traditions *détemporalisent* le nom "Ehyeh Asher Ehyeh" en jouant une idée *contre* l'autre. C'est pourquoi la traduction asymétrique nous semble la plus prometteuse et la traduction néo-platonicienne la plus malheureuse. Ainsi, la traduction consistant à identifier théologie et ontologie privilégie clairement la permanence de l'Être, en une *ontologisation excessive* du nom qui, le détemporalisant, en fait un concept transcendant, à "l'anthropomorphisme dogmatique". Ce discours théologique chrétien semble ainsi faire de "Ehyeh Asher Ehyeh" le dernier nom donné à Dieu, via le concept d'Être.

Les traductions asymétriques, à l'inverse, jouent sur la temporalité : "Je suis qui je serai" (TOB) suggère la non-contemporanéité de Dieu à lui-même, sa promesse d'être se payant au prix de sa présence logique. Cet en-avant-de-soi pose problème quant à la proximité de Dieu à Moïse (le "me voici !" du verset 4 semble ici oublié); "Je serai celui qui sera" (J. Laporte) élude l'énonciation en faveur de la promesse d'être, évacuant encore la présence logique, mais cette fois dans un retour au primat de l'énoncé d'Être. Ainsi, la traduction de Bayard apparaît comme la plus pertinente : "je suis : je serai". Cette juxtaposition respecte promesse d'être, permanence et présence logique, grâce à une

proximité à Moïse revendiquée : Dieu reste au plus proche, dans chaque épreuve, c'est une *promesse de permanence, dans la proximité*. Reste que l'énoncé de la présence pose le problème de la continuité : que se passera-t-il entre chaque actualisation de la promesse ? Si la proximité ne garantit pas la présence de l'énonciation malgré la permanence de l'énoncé, le nom ne saurait toujours donner sens à la condition de possibilité *a priori* de la connaissance du nouveau. C'est pourquoi nous proposons deux autres traductions, parmi lesquelles nous choisiront *conceptuellement* : "Je serai ce que Je sera" et "Je serai là où Je sera". Dans les deux cas, l'énoncé promettant la permanence de l'être *laisse place à la présence énonciatrice dans sa proximité* à Moïse. La première version insiste sur l'avènement du "Je" comme *spécification* de l'être : ce nom conceptualise la *métaphore divine*, anthropomorphisme symbolique où l'Être-Dieu se substitue à l'Être-Homme. L'énoncé de Dieu "Je serai" rend ainsi Dieu présent dans l'énonciation de l'Elu -Moïse- comme sujet ("ce que Je sera"). La deuxième version insiste sur le *nouage* de la temporalité (promesse de permanence pour l'Être) à la spatialité (promesse de proximité pour la présence logique). Du coup, l'avènement du "Je" est ici à comprendre comme *localisation* de l'être : ce nom de Dieu conceptualise la *métonymie divine*, anthropomorphisme symbolique où l'Être-Dieu est contigu à l'Être-Homme. Cette dernière traduction ainsi l'avantage de conserver une asymétrie entre l'énonciation de l'Elu et le lieu d'énonciation de Dieu : par ex. le "je serai avec toi. Et ceci est pour toi le signe, que moi-même je t'ai envoyé" (3,12) énonce que l'élection de Moïse maintiendra le Nom de Dieu jusque dans le *jeu du Je* (contrairement à la métaphore), faisant de ce dernier le Nom du nom-de-Dieu. Son *propre*.

A l'opposé, le propre du nom-de-Dieu est, chez Maïmonide et Saint-Thomas, l'Être, dénotant une "prise-au-propre-indue" (N. Charbonnel) du Nom : l'essence du Dieu-Être se trouve dans l'*acte pur* comme exister ("esse") divin. Réduisant la métaphysique en une "ontothéologie", Saint-Thomas s'appuie sur l'unicité de l'essence et de l'existence, sur l'infinité de la substance et sur l'éternité de l'Être, pour faire du nom-de-Dieu le *dernier mot de la métaphysique* : "Celui qui est ne détermine aucun mode d'être; il est sans détermination à l'égard de tous, et c'est en cela qu'il nomme l'océan infini de substance" (Saint-Thomas d'Aquin, *Somme théologique*). Le dogme chrétien clôt ici le sens de la raison par le *dernier nom transcendant* : révélation non de l'Être-Dieu temporalisé mais du Dieu-Être-Temps, au *plus loin* de l'Être-Homme. Le dernier mot de la métaphysique -"Celui-qui-est"- figure le Nom-de-Dieu (son nom *propre*) : **YHWH**. Le tétragramme, *dernier mot de la théologie*, est ce vide dynamique qui, par ses deux "Hé" crée Ciel et Terre, Abraham et Sarah (substitué à Abram et Saraï) : l'Homme et la Femme. "Souffle" de Dieu (R. Krygier), "Hé" marque l'Amour, affirmant ainsi le passage du dernier mot de la théologie *au premier mot de la métaphysique* : "Ehyeh Asher Ehyeh", en tant que premier nom-de-Dieu est métonymie du manque-à-Être-Dieu, pour l'Être-Homme. *Désir de Dieu*. En outre, comme "Dieu est Amour" (Jean, 4,8), "**Je-serai là-où Je-sera**" trace un *Désir d'Amour*, marqué par la répétition des deux "Hé" que l'on retrouve ici. Ainsi, c'est l'Amour (scène du "Hé") qui lie 3,14 à 3,15. Peut-être qu'au fond, la "révélation des révélations", c'est ça : du concept de nom-de-Dieu ("Je-serai là-où Je-sera") au Nom-de-Dieu comme signifiant ("YHWH"), de l'Être-Dieu-Homme-Être (3,14) à l'Être-Temps (3,15, translittération du Tétragramme par D. Sibony), Dieu se fait Être-Deux.

"Je-serai là-où Je-sera" : **premier** mot de la métaphysique promettant un sens **infini**.

"YHWH" : **dernier** mot de la théologie remettant le sens à **zéro**.

Être-Deux : "DIEU EST LE POINT TANGENT DE ZÉRO ET DE L'INFINI." (A. Jarry)